



ENTREVUE
L'exorcisme de Minou Petrowski
Page F 2



ESSAIS
Vadeboncoeur en vérité
Page F 6



LIVRES

Pascale Quiviger, une vie en double

La lauréate du Prix du Gouverneur général pour *Le Cercle parfait* publie cet automne *La Maison des temps rompus*

CAROLINE MONTPETIT

C'est à la fois dépouillé et foisonnant, fantastique et réaliste, ancré dans le présent tout en le fuyant à toutes jambes. Pascale Quiviger, qui vient de signer son dernier roman, *La Maison des temps rompus*, chez Boreál, est double. D'ailleurs, elle est à la fois écrivaine et peintre.

J'ai un côté très ascétique, très méditatif, qui aime le vide, le silence, puis d'un autre côté, je suis en appétit de vivre, plus sensuelle, j'aime le monde, la nourriture, les gens, les belles choses, mais pas dans un sens de consommation, raconte l'écrivaine. Une sorte de croisement entre Marguerite Duras et J. K. Rowling.

Est-ce ce goût pour l'art de vivre qui lui a fait choisir, jusqu'en janvier dernier, l'Italie, où elle a acquis une formation en estampe, comme terre d'asile, elle qui a ce-

pendant vécu au Québec jusqu'à l'âge de 27 ans? C'est d'ailleurs en Italie que se déroulait l'action du roman *Le Cercle parfait*, qui lui a valu le Prix du Gouverneur général

«J'ai beaucoup travaillé sur le fait qu'on a accès à l'intériorité de tous les personnages, de façon à ce qu'on ne puisse pas comprendre lequel parle, lequel est dans la maison des temps rompus»

Son roman porte sur la gémellité, puisqu'il met en scène deux amies, Lucie et Claire, tellement proches l'une de l'autre qu'elles arrivent à se sentir toutes deux mères de la même enfant. Deux amies, qui ont elles-mêmes des mères, dans ce roman qui met d'abord et avant tout des femmes en perspective, avec le courage que cela prend chaque jour pour affronter le quotidien.

Car la maternité est aussi au centre de ce récit, que l'auteure a écrit au cours de la première année de vie de son premier enfant, une petite fille nommée Elie. Un roman écrit donc entre les boires et les dodos, constamment aux aguets des pleurs, et plus fragmenté, de l'aveu de l'écrivaine, que les précédents.

«Alors que, pour les autres livres, je me souviens où j'étais quand j'ai écrit tel ou tel passage, ce livre-là, je ne me souviens pas de l'avoir écrit», confie-t-elle.

Le livre a donc été écrit «en petits morceaux courts qui ont trouvé leur cohérence par la suite, qui se sont intégrés les uns aux autres», dit-elle. Dans l'histoire de Claire et Lucie, par exemple, s'imbrique celle, éclatée, d'Alambra, femme de ménage qui a quitté son pays en guerre à la suite d'un avortement, ou celle, plus folle encore, de Jane Bones, qui vit dans une vieille maison sauvée de l'expropriation, en plein cœur de Londres, ou de Mrs. Pigheights, née Downhill, faussement veuve tout le long de sa vie.

«Je pense que j'ai ces deux côtés:

en 2004, et qui a été finaliste pour le prestigieux prix Giller. Depuis, migrante dans l'âme, Pascale Quiviger a déménagé à Nottingham, en Grande-Bretagne, où vit son mari, avec sa fille. C'est là qu'a été écrite une bonne partie de *La Maison des temps rompus*, dans le tumulte d'un déménagement où l'on finit pourtant par retrouver un lieu, une table, pour écrire. Cette maison, la maison des temps rompus, c'est une maison invisible de l'extérieur, un lieu de refuge, où le personnage principal — est-ce Lucie? est-ce Claire? — guérit lentement d'un deuil insoutenable.

«J'ai beaucoup travaillé sur le fait qu'on a accès à l'intériorité de tous les personnages, de façon à ce qu'on ne puisse pas comprendre lequel parle, lequel est dans la maison des temps rompus. Cela peut être Lucie ou Claire, l'une ou l'autre de ces deux femmes qui étaient dans leur amitié si fusionnelle», dit-elle.

Ruines et richesses

Mères, filles, les personnages de *La Maison des temps rompus* sont comme des poupées gigognes, imbriquées les unes dans les autres, et responsables les unes des autres.

Au départ, l'idée de Pascale Quiviger était d'écrire sur «les petites formes de courage que l'on ne remarque pas dans la vie de tous les jours, qui sont souvent celles des femmes»: le courage que cela prend pour être immigrante, pour

VOIR PAGE F 2: QUIVIGER



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ENTREVUE

L'Algérie de Yasmina Khadra

DANIELLE LAURIN

Dès les premières pages, on le sent. À la fin, on est souffié. C'est un grand roman. Un grand roman sur l'Algérie, qui va des années 1930 jusqu'à aujourd'hui. «J'ai le sentiment d'avoir écrit tous mes livres précédents pour mériter d'écrire celui-là», indique Yasmina Khadra.

Ce que le jour doit à la nuit, c'est un retour aux sources pour lui. «C'est comme le saumon: il quitte la rivière pour les vertiges de l'océan, et puis il faut qu'il revienne à sa source pour se reproduire», lance le petit homme au regard noir, installé bien droit dans son fauteuil de directeur du Centre culturel algérien, à Paris.

Ses premiers livres, parus sous son vrai nom, Mohammed Moulleshou, se passaient en Algérie. Tout comme la série de polars extrêmement noirs, extrêmement sarcastiques, qu'il a publiée ensuite, sous son pseudonyme.

Puis il y a eu son départ de l'armée algérienne, où il était entré contre son gré enfant, où il a passé 36 ans. Et son arrivée en France, où il a dévoilé sa véritable identité avec *L'Écrivain*. C'était en 2001.

L'année suivante, changement

«Dans ce livre, j'ai voulu dire aux Français et aux Algériens l'histoire commune qu'on a vécue, et j'ai essayé de réconcilier les deux camps»

de registre. Yasmina Khadra publie *Les Hirondelles de Kaboul*, où un couple s'entredéchire sous le régime des talibans. Il y aura ensuite *L'Attentat*, Prix des libraires 2006, en cours d'adaptation pour le cinéma. Il y est question d'un médecin arabe vivant en Israël qui découvre avec stupeur que sa femme est une kamikaze.

L'auteur mettra aussi en scène

un jeune bédouin irakien qui perd complètement ses repères, dans *Les Sirènes de Bagdad*. Fin d'une trilogie consacrée aux grands enjeux internationaux de l'heure.

«Après avoir parlé de l'Algérie, résume Yasmina Khadra, j'ai été interpellé par les chamboulements qui chahutent les rapports planétaires, mais il fallait que je revienne à ma littérature. Et la base de ma littérature, c'est mon pays, c'est l'Algérie.»

Dans *Ce que le jour doit à la nuit*, l'auteur de 53 ans revisite l'histoire de son pays par le biais d'un petit Arabe né dans l'Algérie coloniale qui sera plongé dans la tourmente de la guerre d'indépendance. Il devra choisir son camp.

Toute l'habileté du romancier consiste à placer son héros dans une situation impossible. Dès l'en-

fance, le petit Younes tourne le dos à la pauvreté crasse de ses parents pour être élevé par un oncle nanti. S'ouvre alors à lui un monde insoupçonné. Ou il côtoiera des Européens éduqués, bien mis, des pieds-noirs dont il deviendra l'ami.

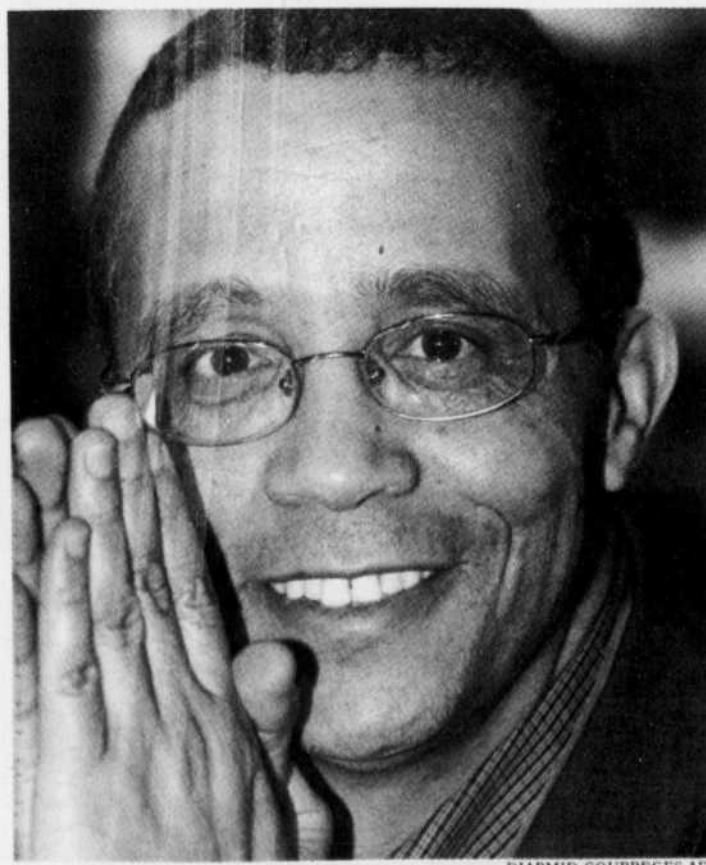
Toute sa vie il sera déchiré, cherchera son identité. Même l'amour lui tournera le dos, faute de savoir qui il est, ce qu'il veut. Quand éclatera la révolte sanginaire, que son entourage sera chassé du pays, il aura tout perdu.

À la fin de *Ce que le jour donne à la nuit*, le héros devenu vieux rencontre ses anciens amis. Nous sommes dans le sud de la France, en 2008. Tandis que le chaos se poursuit en Algérie, l'heure est à la «nostalgérie».

Retour au pays natal

Pour Yasmina Khadra, *l'Algérie fait rêver. Elle fait encore rêver les*

VOIR PAGE F 2: KHADRA



DIARMID COURREGES AFP

LIVRES

Entretien

Les vies successives de Minou Petrowski

Avec *Prends-moi dans tes bras*, Minou Petrowski remonte le cours de sa vie tumultueuse et enflammée sous le signe de la colère et de la résilience

ODILE TREMBLAY

Passionnée, râleuse, émouvante, unique, alliée des stars, Minou Petrowski a marqué du sceau de sa personnalité notre paysage médiatique. Mais voici qu'aujourd'hui elle révèle ses failles, aborde ses vies successives, son amour des acteurs et de la fiction, ses flambées amoureuses, dans son autobiographie *Prends-moi dans tes bras*.

Chose certaine: ses souliers, comme ceux du poète, ont beaucoup voyagé, entre Nice et Montréal, avec la guerre en toile de fond d'une adolescence marquée par une identité fuyante. C'est le flot changeant des époques qui coule en filigrane de son autobiographie. Le Saint-Germain-des-Près de la vague existentialiste, le Québec, les années au service de Radio-Canada, son rapport aux artistes interviewés, à l'amour, à la maternité. Aussi, la passion amoureuse et l'angoisse du néant, les voyages, le Festival de Cannes qui nourrissait tous ses fantasmes de glamour et de cinéphilie.

Cinq ans qu'elle a passé sur ses mémoires, Minou Petrowski, planchant sur douze versions. «*La maison d'édition française Robert Laffont, qui devait me publier, n'était jamais satisfaite* [le livre a changé de mains pour être repris par VLB]. *Mais au fil des versions, j'ai amélioré mon récit.*» Elle dit devoir à l'écrivain Louis Gauthier l'idée de suivre l'ordre chronologique de son existence plutôt que de chevaucher les temps. «*Afin qu'on puisse sentir le passage des époques, j'ai entrepris d'écrire tout au pré-*



Minou Petrowski montre une photo de la maison où elle est née, à Nice.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

sent. Alors, les images se sont mises à affluer comme autant de souvenirs.» La romancière française Catherine Pancol l'a beaucoup conseillée et épaulée.

Le mystère des origines

L'autobiographie abordera aussi les premières années de Nathalie, laissée en France pendant cinq ans à la garde de sa grand-mère paternelle. «*Je ne pouvais l'élever dans ma chambre de bonne à Paris et aussi, j'étais si jeune et avec une telle soif d'expériences*», admet la mère de la journaliste. Nathalie ne retrouvera ses parents qu'à Ottawa, où ils avaient immigré avant de vivre à Montréal. Ils lui donneront, dix ans après sa naissance, un frère: Boris.

Élevée à Nice dans une clinique médicale et une maternité de luxe, Minou Petrowski, enfant, découvre une lettre adressée à celle qu'elle croit être sa mère. «*J'avais*

six ans à peine lorsque je suis morte», écrit-elle en incipit du livre. Ce jour-là, elle apprend que ses véritables parents l'ont abandonnée et qu'une pension est versée pour son éducation. «*Je ne pouvais ni l'accepter ni demander d'explications. Muette, j'ai perdu mon bonheur de vivre. Ce fut pour moi un viol psychologique.*»

Tout le livre témoignera du choc, jamais résorbé, de l'abandon et du mystère des origines de celle qui s'est sentie comme une enfant abusée. «*Je ne voulais pas être juive*, confesse-t-elle. *C'est difficile à comprendre aujourd'hui, mais j'ai vécu toute jeune la montée de l'antisémitisme, puis des dénonciations pendant la guerre. La perspective d'être juive me terrifiait.*»

Dans sa clinique de luxe nicoise et dans la rue, enfant, elle écoute parler les adultes, connaît leurs petites malhonnêtetés, découvre avec fascination l'univers des Russes blancs, qui avaient vécu

dans la cour du tsar. À Nice, ceux-ci se voyaient relégués au rang de chauffeur de taxi, d'ébéniste ou d'infirmière. «*Mais dès qu'ils enlevaient leurs tabliers pour revêtir leurs anciens atours, ils retrouvaient leur gloire. J'ai appris d'eux que la pauvreté n'entamait en rien la vraie noblesse.*»

Durant la guerre, elle a peur et faim, mais la vie continue. «*On se baignait aussi.*» Dès 16 ans, Minou gagne son indépendance, file à Paris quatre ans plus tard, connaît la vie de bohème tissée de misère et de culture.

Prends-moi dans tes bras parle aussi beaucoup de son grand amour de jeunesse, Jacques, des déboires conjugaux et de sa dernière passion amoureuse: Louis, l'amant beaucoup plus jeune, qui lui a appris à s'abandonner.

Un exorcisme

Elle perçoit son livre comme une œuvre sur l'identité, mais aus-

si comme une thérapie personnelle et un exorcisme. «*Ma vie, je l'ai beaucoup vécue par procuration, dans mes rencontres avec les artistes par exemple, les acteurs surtout. La fiction est pour moi plus importante que la réalité. Les films, les livres et les créateurs m'ont sauvée.*»

De fait, la seconde partie du livre accorde une grande place aux entrevues avec les étoiles du cinéma. «*Je ne me voyais pas comme une journaliste, mais comme une personne qui jouait dans un scénario de fiction avec les gens que j'interviewais. Après d'eux, on dirait que ma quête d'identité trouve son sens. Je deviens alors quelqu'un. C'est comme mon amour du luxe, il m'a permis de survivre, de rêver.*»

Après les 40 ans passés à Radio-Canada, comme reporter, critique, intervieweuse, et une nature de cigale qui l'a laissée sans économies, elle fait aujourd'hui de la figuration, surtout dans le feuilleton *Vir-*

ginie. «*Un figurant est tellement rien que l'envie d'écrire m'est venue pour enfin exister*», explique-t-elle. Minou Petrowski avait déjà écrit des romans et un recueil de nouvelles dans les années 60 et 70, mais elle s'est consacrée ensuite à la télé et à la radio. «*Quand Nathalie est devenue journaliste, son style était tellement vivant que j'ai décidé de lui laisser la place à l'écriture. J'avais peur qu'on nous compare. Et puis la vie de famille, le travail à Radio-Canada, ce lieu d'apprentissage constant, ont pris alors tout mon temps.*»

Aujourd'hui, à 76 ans, elle regarde sa vie, constate qu'elle est celle d'une femme libre. «*Si je voulais transmettre quelque chose au lecteur, conclut Minou Petrowski, ce serait que la fragilité et la sensibilité extrêmes n'empêchent pas de survivre. Seule importe la beauté du monde.*»

Le Devoir



QUIVIGER

De l'Italie à la Grande-Bretagne, Pascale Quiviger n'oublie pas pour autant le Québec, où vit sa famille

SUITE DE LA PAGE F 1

combattre la dépression, pour aider les autres même quand on se sent seule. Puis, la fille de Pascale Quiviger est venue au monde et à tout bouleversé, comme il se doit.

«*A sa naissance, il y a eu un bouleversement. En quelques minutes, j'ai senti que l'étoile polaire n'était plus à la même place, qu'il*

fallait que je revoie mes priorités, que l'amour était placé différemment. Et j'ai eu le choc de réaliser qu'en lui donnant naissance, je donnais naissance aussi à la possibilité de sa mort. Maintenant, j'ai cette personne dans ma vie; s'il lui arrive quelque chose, je suis ruinée. C'est le chemin qu'a pris mon écriture à ce moment-là, par besoin d'opérer une catharsis», dit-elle.

Cet enfant, dans le roman, il arrive d'abord dans la prophétie d'une voyante, qui disparaît d'ailleurs comme elle est venue, et qui dira à celle qui cherche son passé: «*en sa présence, tu répareras le passé*» et à celle qui craint l'avenir: «*en sa présence, tu renonceras à l'avenir.*»

Mais c'est aussi la poésie qui est gardienne du temps présent dans ce texte, traversé par des citations en anglais, comme le veut sans doute la nouvelle patrie de l'écrivaine.

«*Verbs in the present tense are the shelter of poetry, the future its wreckage and the past its wreckage*», dit Juliet Jones à Dorothy Downhill, deux personnages inventés par Aurore, mère de Lucie, et grande fabulatrice fantaisiste.

Le Québec

De l'Italie à la Grande-Bretagne, Pascale Quiviger n'oublie pas pour autant le Québec, où vit sa famille et où elle était d'ailleurs de passage cet été, en vacances. Et si les personnages de son roman ne sont pas ancrés spécifiquement dans des villes, sauf les personnages inventés par Aurore, l'auteure dit être fortement imprégnée d'une certaine géographie québécoise, par la largeur des rues, la disposition des arbres, l'ambiance qui y règne.

«*J'essaie de lire dans les trois langues*», dit-elle, soit en français, en anglais et en italien. Mais la langue la plus naturelle, celle par laquelle elle pourrait «*tout dire*», cela demeure le québécois.

Le Devoir

LA MAISON DES TEMPS ROMPUS
Pascale Quiviger
Boreál
Montréal, 2008, 240 pages

KHADRA

«*Mon problème avec l'Algérie, c'est que j'ai envie d'elle tous les jours, et à peine l'avion se pose-t-il sur le tarmac que déjà je suis dégoûté*»

SUITE DE LA PAGE F 1

gens qui l'ont connue. Les pieds-noirs n'ont jamais cessé d'être Algériens.

Il ajoute: «*Dans ce livre, j'ai voulu dire aux Français et aux Algériens l'histoire commune qu'on a vécue, et j'ai essayé de réconcilier les deux camps.*»

En d'autres mots, il a essayé «*d'être fidèle dans la reconstruction du passé. Ce passé qui a été ruiné, qui a disparu à travers les frustrations, les hostilités, les haines, les rancœurs.*» «*J'ai essayé, ajoute-t-il, de proposer aux hommes qui ont vécu cette histoire un nouveau départ.*»

Lui-même rêve de retourner vivre dans son pays. Il s'est fait construire une maison à Oran. Songe à s'y établir avec sa femme, quand ses trois enfants, dont l'aîné est âgé de 18 ans, auront terminé leur scolarité. «*Ils seront libres alors de choisir, de faire ce qu'ils voudront de leur vie*», laisse-t-il tomber.

«*Mon problème avec l'Algérie*, explique-t-il, *c'est que j'ai envie d'elle tous les jours, et à peine l'avion se pose-t-il sur le tarmac que déjà je suis dégoûté. Parce que dès qu'on ouvre la portière, on tombe sur des douaniers véreux, des policiers corrompus, et puis ça vous gâche tout. La population est dans le désarroi, la colère permanente, les gens ne croient plus que l'Algérie puisse produire des gens honnêtes tellement la corruption est partout.*»

Il s'inquiète pour les jeunes, particulièrement. «*Regardez aujourd'hui toute cette jeunesse qui est bouillonnante, pleine de talents, en Algérie. Elle est en train d'aller mourir sur des bateaux de fortune, elle quitte le pays. C'est blasphématoire.*»

Porte ouverte sur l'espoir

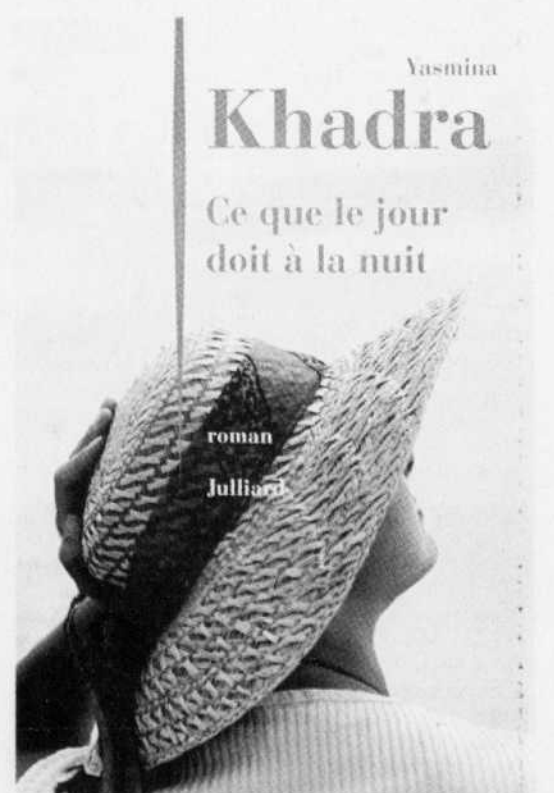
Alors, où est l'espoir? Yasmina Khadra rêvait de révolution dans les années 1980. Plus aujourd'hui. «*J'ai découvert, à travers la révolution islamiste, que dans l'appel de nouveaux horizons, il y avait surtout l'appel du sang.*»

Il reproche aux dirigeants de son pays d'avoir trahi les aspirations de son peuple. «*Il suffit d'une présence d'esprit pour que les responsables algériens se rendent compte que ça ne servira à rien de se construire un palais sur un dépotoir!*»

Il broie du noir: «*Qu'est-ce qu'on va laisser aux enfants d'Algérie? Nos aigres, nos rancœurs, nos colères, notre médiocrité? La corruption, le népotisme, le passe-droit? À quoi auront servi tous ces morts, que ce soit pendant la guerre d'indépendance ou la guerre intégriste?*»

Si, à ses yeux, l'Algérie a failli politiquement, la culture demeure un outil de changement formidable, une porte ouverte sur l'espoir. «*C'est la culture qui est capable de donner une unité, un sens à l'Algérie*», martèle celui qui a été nommé en novembre 2007 à la tête du Centre culturel algérien... par le président Bouteflika.

Yasmina Khadra affirme avoir les coudees franches,



ne pas subir de pression. «*Je vous assure que j'occupe ce poste tout en étant en dehors du système. C'est quoi, vivre dans un système? C'est accepter ses directives. C'est s'identifier à lui, ou profiter de lui. Moi, je suis là pour servir la culture de mon pays. Mon bonheur, c'est de pouvoir aider trois ou quatre artistes algériens à rayonner sous les feux de la rampe, de redonner confiance à tous les écrivains d'Algérie qui vivent dans le désarroi le plus enténébré.*»

Il insiste: «*Je ne serai jamais dans le système. Vous savez pourquoi? Parce que financièrement je suis à l'abri. Et parce que j'ai l'écriture. Je suis dans mon rêve d'enfance. C'est un miracle: un enfant de neuf ans enfermé dans une caserne militaire qui rêve de devenir écrivain... et le devient.*»

Collaboratrice du Devoir

CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT
Yasmina Khadra
Julliard
Paris, 2008, 413 pages

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jean-François Cloutier
Jeff Fillion
et le malaise québécois

JEFF FILLION
ET
LE MALAISE QUÉBÉCOIS

Jean-François Cloutier

Liber

150 pages, 17 dollars

LITTÉRATURE

Espérer, encore

Une voix exceptionnelle, celle de Pascale Quiviger



DANIELLE LAURIN

Comment accepter l'inacceptable, se réconcilier avec l'irréconciliable, raconter l'inracontable? Au cœur de *La Maison des temps rompus*, il y a le pire qui puisse arriver: la mort d'un enfant.

Il y a la noirceur absolue. La tristesse infinie. Et le délire, proche de la folie. Il y a aussi de la beauté, de la bonté. Des îlots de clarté, des instants fulgurants. Mais cachés, enfouis, masqués.

On est dans la tête d'une femme qui a déraillé, a perdu pied

Il y a surtout une voix. Celle de Pascale Quiviger, Prix du Gouverneur général 2004 pour *Le Cercle parfait*. Une voix exceptionnelle. Qui ose. Et qui s'impose.

On est au bord de la mer. Dans une maison étrange, dont on ne sait pas si elle existe vraiment. La maison des temps rompus. Où le présent et le passé se confondent, les vivants et les morts se frôlent, le dedans et le dehors s'appellent.

On est dans la tête d'une femme qui a déraillé, a perdu pied. «Je voulais une maison pour qu'elle m'avale, je me souviens d'avoir pensé: j'aimerais tant être nulle part. Être nulle, annulée. Une maison, si possible au bord de la mer, comme antidote à l'étroitesse d'horizon.»

Que s'est-il passé? Ça semble décomposé au début. Sur quelle planète est-on tombé? On est perdu. On tique un peu sur quelques formulations, aussi. Trop appuyées. Du type: «cette divine imprécise précision»...

On tombe sur des phrases comme celle-ci: «Je me trouvais dans le plus-que-jardin, là où le savoir-laisser-faire déclassait le savoir-faire.» Ouille.

On vient à un cheveu de laisser tomber. Et puis ça y est. On arrive au premier cahier. Il y en aura cinq, écrits par elle, cette femme brisée de *La Maison des temps rompus*.

C'est magnifique, ce qu'elle écrit, ce qu'elle raconte. Et c'est tragique. On le sait que, au bout de son récit, le pire adviendra. Qu'il est déjà advenu. On le sent, qu'elle retarde indéfiniment le moment de le raconter, qu'elle n'y arrive pas, pas tout de suite, pas encore.

On se laisse porter par ces parcelles d'histoire qu'elle lâche comme si elle-même n'était pas concernée. Comme s'il s'agissait d'une autre. Comme si elle avait besoin de se détacher d'elle-même, de son histoire, pour se/la raconter.

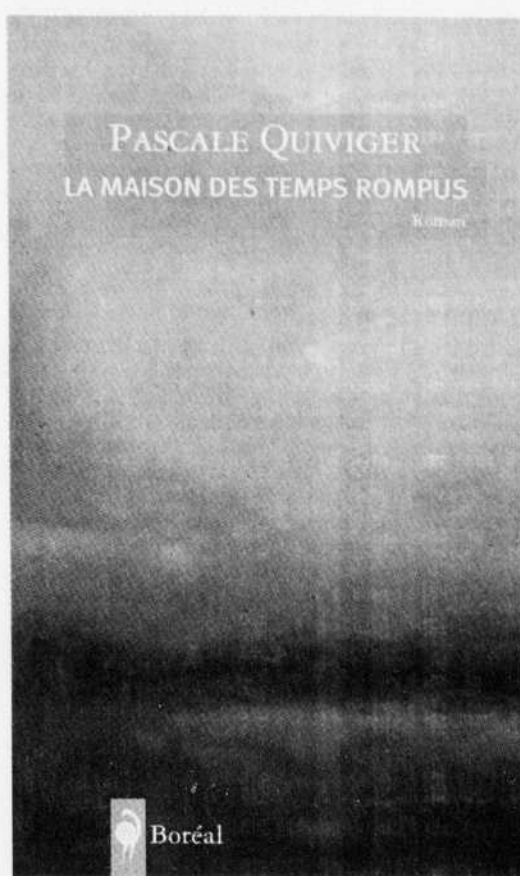
Ça commence dans l'enfance, par une rencontre. Celle de «deux poussettes menées par deux jeunes mères un matin de printemps». Nous sommes dans un jardin public, qui donne sur deux quartiers, l'un petit-bourgeois, l'autre populaire.

D'un côté, la petite Claire; de l'autre, la petite Lucie. Qui vont devenir amies, devenir «l'une l'autre». S'échanger leurs vêtements, leur sang. Peur importer leurs différences, leurs provenances respectives, elles deux c'est pour la vie, c'est ce qu'elles se disent et elles y croient.

On va les suivre jusqu'à la fin de la vingtaine. Jusqu'à ce que la tragédie advienne. On va les voir avec leurs mamans. L'une plutôt conservatrice, propre, concrète. L'autre extravagante, bohème, rêveuse. Deux mamans qui, en apparence, n'ont rien en commun. Mais qui, chacune de leur côté, combattent une profonde tristesse.

L'une, la maman de Claire, vit en couple, ne manque de rien, mais ça ne veut rien dire: «Son mariage est parfait et parfaitement malheureux. Elle-même fidèle et efficace, elle sait très peu de lui, regard paie comptant sans regimber et il voyage trois jours sur quatre.»

L'autre, la maman de Lucie, est mère célibataire.



Ne lui demandez pas où est le père, elle l'ignore. Pour sa fille, elle invente une figure paternelle de chevalier, un homme d'un autre âge, d'une autre époque, «qui se promène le plus souvent avec une cote de maille et une cagoule faite de dentelle d'or blanc».

Elle invente beaucoup, la maman de Lucie. Sur sa

propre enfance à elle aussi, ses origines. Elle adore raconter des histoires. Multiplier les pistes, créer du mystère, du suspense, enfler les énigmes. Une façon de se protéger?

A Lucie de se débrouiller avec la vérité. Pour le reste, dira la mère: «Souviens-toi Lucie que l'imagination garde en réserve une panoplie de sorties de secours.» Pour ce qui est de l'écriture comme telle, la petite le réalisera par elle-même, elle donne «le pouvoir d'espérer».

Se donner le pouvoir d'espérer. Se garder des sorties de secours. C'est fondamental, ici. De cahier en cahier, ça revient. À travers les histoires racontées par la mère de Lucie. Et à travers toutes ces femmes rencontrées dans la vraie vie par Lucie.

Peu d'hommes, finalement, dans *La Maison des temps rompus*. On est dans un univers où la tristesse, la blessure, mais aussi la joie, l'entraide, la possibilité de se reconstruire, d'espérer, se conjuguent avant tout au féminin.

Il y a des pages extraordinaires sur l'accouchement, la maternité, les enfants. Et il y a des pages terribles sur les mêmes sujets. Il y a cette petite fille morte dans un accident...

Beaucoup de parenthèses, de digressions dans ce roman. Beaucoup d'histoires parallèles, de personnages qui s'entrecroisent. Trop? Comment, autrement, accepter l'inacceptable, se réconcilier avec l'irréconciliable, raconter l'inracontable?

Collaboratrice du Devoir

LA MAISON DES TEMPS ROMPUS
Pascale Quiviger
Boréal
Montréal, 2008, 240 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

La petite apocalypse

CHRISTIAN DESMEULES

Nouveau venu à Québec où il partage avec son frère un appartement de la petite rue de la Tourrelle, Thomas Beauchemin, jeune vingtaine, a tourné le dos à de brillantes études de théologie en même temps qu'il a perdu la foi après un épisode tragique récent — le suicide de son frère jumeau dans des circonstances qui nous seront peu à peu dévoilées. Son arrivée à Québec et le début d'un doctorat en études anciennes sont donc pour lui l'occasion d'une rupture salutaire.

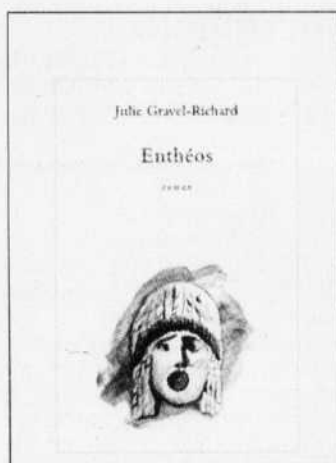
Sa passion pour les grands questionnements humains le guide, et son «amière lucidité» l'accompagne comme une ombre. Mais plus il pousse ses recherches de la vérité et plus les chemins semblent se multiplier devant lui.

Nuit après nuit, pourtant, les cauchemars plutôt sanglants qui ont suivi ce spécialiste de l'Apocalypse de saint Jean jusqu'à Québec nous

laissent croire que le renouveau espéré sera peut-être long à venir. Son nouveau directeur de thèse lui reproche rapidement de manquer d'âme, d'enthousiasme, d'enthousiasme au sens grec.

Dans son désarroi, sa foi et sa vigueur intellectuelle semblent reprendre vie lorsque Elsa Fontaine, nouveau professeur de grec ancien et jeune femme à la beauté renversante, croise son regard: Thomas est tombé aussitôt amoureux. Elle lui fait penser à «un grand point d'exclamation vivants», à un poème d'Aragon, aux amours mortes. Thomas «n'est qu'un être torturé, le nez écrasé contre le miroir de son passé. À revoir le reflet d'une mort qui le hante. À repousser une coupe de sang, nuit après nuit.»

Elle l'invite à prendre part à un petit cercle de lecture qu'elle anime et qui se réunit, pour commencer, autour des *Nourritures terrestres*, de Gide. «Le livre d'un convalescent qui reprend goût à la vie», dira Elsa. Ils vont jouer un temps au chat et à la souris, elle lui apprendra peut-être à



revivre sans se renier, en lui laissant quelques clés pour résoudre l'éternel combat intérieur qui l'écartèle entre raison et passion.

Julie Gravel-Richard, qui enseigne les civilisations anciennes au cégep François-Xavier-Garneau à Québec et dont c'est le premier ro-

man, livre avec *Enthéos* un ardent plaidoyer en faveur de la passion partagée et de l'enseignement. «Ma foi va dans l'être humain, fait-elle dire à Elsa, et j'enseigne pour participer à la construction de son esprit. Même à une échelle modeste. Même pour enseigner une langue morte. Elle vit encore tant qu'on l'enseigne, tant qu'on la lit. Tant qu'on l'aime.»

Un Bildungsroman accéléré et plutôt sage où l'amour, la mort, l'altérité et la quête de sens s'affrontent et se mélangent pour permettre à son héros de prendre de la maturité. Si quelques motifs et mécanismes y semblent plutôt prévisibles, il s'agit d'un premier essai réussi où flotte un léger supplément d'âme. Ce qui n'est pas rien.

Collaborateur du Devoir

ENTHÉOS
Julie Gravel-Richard
Septentrion
Québec, 2008, 260 pages

ESSAI

Brian de Palma, l'homme derrière l'œuvre

FRANÇOIS LÉVESQUE

En 2003 paraissait *Les Mille Yeux de Brian De Palma*, un essai que consacrait au contesté cinéaste le critique Luc Lagier. Le format table à café rigide était aussi joli que coûteux. Cinq ans plus tard, les Editions Cahiers du cinéma ont l'heureuse idée d'en éditer une version, non seulement souple, mais augmentée.

Si l'auteur avoue, candide, offrir un «point de vue subjectif assumé», sa démarche n'en demeure pas moins rigoureuse et son angle, singulier. De fait, c'est surtout à l'homme derrière les films que s'intéresse Lagier. S'il emporte l'adhésion, notamment dans le chapitre consacré à *Blow Out*, première œuvre-somme de la filmographie de De Palma, l'auteur s'égare parfois dans des propositions un rien poussives. On regrette aussi la confusion entre le

cinéaste Larry Cohen et le scénariste Lawrence D. Cohen au moment d'aborder *Carrie*. Dans l'ensemble toutefois, un complément pertinent à *Brian De Palma. Le rebelle manipulateur*, de Dominique Legrand (Cerf), et au recueil d'entretiens de Laurent Vachaud et Samuel Blumenfeld (Calmann-Lévy), un essentiel celui-là.

Hétéroclite et richement illustrée, la collection «Auteurs» propose des essais sur Argento, Bergman, Breillat, Ferrara, Gitai et bien d'autres.

Collaborateur du Devoir

LES MILLE YEUX DE BRIAN DE PALMA
Luc Lagier
Editions Cahiers du cinéma
Paris, 2008, 200 pages

félicite Anne Étainé Cliche, auteure de *Poétiques du Messie. L'origine juive en souffrance*.

finaliste au Prix Spirale Eva-Le-Grand 2008.

EN BREF

Prix des abonnés des bibliothèques de Québec

Jusqu'au 5 octobre, les abonnés du

Réseau des bibliothèques de la ville de Québec sont invités à remplir un bulletin de vote afin de déterminer les lauréats du Prix des abonnés dans les catégories «jeunesse», «fiction et documentaire». Vingt titres sont finalistes. — *Le Devoir*

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 19 au 25 août 2008

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 MILLÉNIUM T. 1, T. 2 ET T. 3 Stieg Larsson (Actes Sud)	1 LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2009 Collectif (Larousse)
2 TOUTES CES CHOSES QU'ON NE S'EST... Marc Levy (Robert Laffont)	2 LE NOUVEAU PETIT ROBERT 2009 Collectif (Robert)
3 GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafaëlle Germal (Libre Expression)	3 MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE... Marie-Eva De Villers (Québec Amérique)
4 LES PETITS SECRETS D'EMMA Sophie Kinsella (Pocket)	4 BESCHERELLE - L'ART DE CONJUGUER Collectif (Hurtubise HMH)
5 TERRE DES OUBLIS Duong Thu Huong (Libre de Poche)	5 MANGE, PRIE, AIME Elizabeth Gilbert (Calmann-Lévy)
6 LE PAPILLON DES ÉTOILES Bernard Werber (Libre de Poche)	6 LES PETITES BOUCHES À NOURRIR Sandra Demeules (Quebecor)
7 LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL Khaled Hosseini (10 18)	7 LES SECRETS DES SAUCES RÉVÉLÉS Jérôme Ferrer (La Presse)
8 SILENCE DE MORT Christine Brouillet (Courte Échelle)	8 CHAMPIGNONS COMESTIBLES DU... Jean Després (Michel Quintin)
9 PETIT GUIDE POUR ORGUEILLEUSE... Annie L'Italien (Québec Amérique)	9 LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
10 LA SUPPLÉANTE Anne Bonhomme (Stanké)	10 RÉUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU... F. Tchou / P. Tranquille (Didier)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	1 BREAKING DAWN: TWILIGHT T. 4 Stephanie Meyer (Little Brown & Company)
2 FASCINATION Stephanie Meyer (Hachette)	2 BONES TO ASHES Kathy Reichs (Pocket)
3 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1 Dotti Enderle (ADA)	3 PLAYING FOR PIZZA John Grisham (Dell)
4 TOI ET MOI À JAMAIS Ann Brashares (Gallimard-Jeunesse)	4 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
5 SÉTI T. 1: LE LIVRE DES DIEUX D. Motivet / C. Pelletier (Pierre Tisseyro)	5 THE MERRIAM - WEBSTER DICTIONARY Collectif (Merriam-Webster)
6 LA MAGIE DU DIADÈME T. 1: LE LIVRE... John Peel (ADA)	6 THE SANCTUARY Raymond Khoury (Signet Book)
7 LÉON ET LES OLYMPIQUES Annie Grovle (Courte Échelle)	7 YOU'VE BEEN WARNED J. Patterson / H. Roughtan (Vision)
8 RENCONTRES DE L'ÉTRANGE T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)	8 A NEW EARTH Eckhart Tolle (New American Library)
9 GLAMOUR TOUJOURS Melissa De La Cruz (Albin Michel)	9 COLOUR OXFORD CANADIAN DICTIONARY Collectif (Oxford University Press)
10 GERONIMO STILTON T. 40: ENIGME... Geronimo Stilton (Albin Michel)	10 LIFE WITH MY SISTER MADONNA Christopher Ciccone (Simon & Schuster)

carte-cadeau

ARCHAMBAULT

Du plaisir à la carte

Mélanie HUBERT, Karine SIROIS
Sous la direction de:
Jean-Marie DEBUNNE

FAIRE ESCALE
Collection Rencontres

Éthique et culture religieuse au primaire
1^{re} année du 3^e cycle

Manuel de l'élève A 144 pages
Code 82220 - 26,95 \$

Les éditions LA PENSÉE
514-848-9042

En vente dans toutes les librairies
La tarification est indiquée sous réserve de modifications.

LITTÉRATURE

Ça suffit, le bonheur!



LOUIS HAMELIN

Il y a très peu de différences entre un livre écrit et un livre non écrit. Le livre écrit existe. Le livre non écrit aussi, et le second possède sur le premier l'avantage de conserver, dans l'esprit du lecteur, toutes ses potentialités intactes. La fameuse malle dans laquelle on prétend que Salinger garde enfermée la production secrète de près de 40 années d'écriture (il a cessé de publier vers la fin des années 60) fera beaucoup moins rêver le jour où ses exécuteurs testamentaires en forceront le verrou. Soit ils la trouveront vide, soit ils mettront au jour une flopée de textes habités par le génie ou la mort de l'inspiration. Des textes plutôt bons, passables, désertés par la grâce ou franchement mauvais. De toute manière, ils auront détruit notre capacité d'imaginer le contenu de cette malle mythique veillée par un mort-vivant du Panthéon.

A cette heure où les titres se remettent à débouler par centaines, où la machine s'avance telle une invincible armada, chaque bateau de papier entouré de ses services de presse comme un navire-usine de ses balenières, accéder à la réalité pour l'œuvre semble une forme de dégradation. Borges l'avait bien compris, et c'est pourquoi il eut le génie prémoniteur d'enfanter des livres jamais écrits.

Il y a très peu de différences entre un ouvrage écrit et un autre jamais écrit, mais il y a un monde de différences entre un écrivain qui écrit et un écrivain qui n'écrit pas. L'écrivain qui n'écrit pas est en forme, boit plus d'eau minérale que de vin, court les bois, fait de l'exercice, mange bien, a maigri, est amoureux.

Parfois, simplement de mettre le pied hors de chez lui et d'apercevoir le jaune éclatant des pétales des grands soleils environnés de bourdonnements affairés qui enserrant de toutes parts sa petite maison, au bout de leurs tiges de deux mètres, suffit à lui arracher un grand sourire heureux. Les mésanges font la sarabande autour de la mangeoire pendue à la corde à linge et l'apostrophent joyeusement, tchitchitchi hein hein? et il leur répond en émettant avec

ses lèvres un bruit passablement éloigné des descriptions de monsieur Littré.

L'écrivain qui écrit, lui, est un être complètement névrosé, qui croit pouvoir triompher du vieux manque à gagner existentiel enfoncé au fond de son subconscient en poursuivant quelque lointaine étoile. Trouvez-en donc un qui vaille plus que son pesant de clopinettes et dont l'œuvre ne serait pas le patient léchage de cicatrice d'une blessure plus ou moins cachée, plus ou moins arborée et publique, les livres successifs étant le pansement dont on change. L'accident de ski de Roger Lemelin. La polio de VLB. La blessure de guerre de Céline. L'œil énucléé du gros Harrison. Le grand Tompson Highway et les stigmates du pensionnat. Cas spectaculaires, propres à frapper l'imagination, ce que ne sont pas toujours les maux promeneuses des vieux monocles et autres «amis de la famille»...

L'alpiniste encordé

Écrire au plus près de la blessure, me disait Lise Tremblay. J'ai toujours pris un peu à la légère les formules de ce genre, toujours fui comme la peste tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à la thérapie par le mot, convaincu que l'écriture était d'abord affaire de méthode et de constance. Et de mémoire, d'ambition, d'énergie vitale plutôt que de moteur secret et de déficience psychique enfouie dans les épaisseurs de la conscience. Force m'est pourtant de reconnaître que j'étais un romancier plus efficace, plus prolifique à l'époque où je m'enfumais le cerveau à la nicotine en tapochant comme un foutu Glenn Gould de la métaphore sur le clavier de mon Mac Classic, comme pour tenter de reproduire clope après clope le déficit d'oxygène dont s'est accompagnée mon arrivée dans le monde. Bleu, j'étais. Et bien plus productif, plus tard comme écrivain, dans une pièce fermée, si possible avec zéro fenêtre ouverte sur le monde, sur la vie, la réalité visible et sensible autour de moi. Tout cet oxygène frais, sentant déjà l'autome, que j'ai respiré à m'en exploser les poumons ce matin en galopant à travers bois, il m'arrive de penser que c'est la différence entre l'écrivain qui écrit et l'écrivain qui n'écrit pas.

Ah, ça suffit, le bonheur. Trop, c'est trop. Revenons cet alpiniste encordé à un Éditeur encordé à un Directeur littéraire encordé à une Attachée de presse encordée à un Distributeur de livres encordé à un Libraire encordé à un Lecteur idéalisé, joyeuse ribambelle enfilée par-dessus sa tête telle



une brochette dont il est le dernier morceau de viande, suspendu au-dessus du Vide, les yeux sur l'étrénel sommet là-bas, l'Éternité bleutée, baignée d'un rare oxygène...

Mais pas besoin d'être un Proust attelé à sa huitaine de tomes pour faire grise mine. S'il faut en croire James Thurber, même les auteurs de textes légers et humoristiques seraient, loin de la page imprimée, des oiseaux de malheur et des faces de carême en très grande majorité. «L'idée que ces gens sont d'un naturel gai et insouciant est, curieusement, tout à fait erronée. En réalité, ils sont toujours sur le qui-vive et pleins d'appréhension.» «Dans la maison de la Vie, ils ont l'impression d'avoir gardé leur manteau. [...] De tels auteurs

ont, sans qu'on sache pourquoi, le génie de se fourrer dans des ennuis d'ordre mineur: ils se trompent d'appartement, boivent de la cire liquide en croyant que c'est du baume pour l'estomac...» Et encore, plus loin: «Ce genre d'écrivain va et vient fébrilement où qu'il se trouve, prêt à prendre ses jambes à son cou devant la chute d'un moule à tarte ou le soulèvement d'une jupe.»

Blessure? Enfant, Thurber (1894-1961) joue à Guillaume Tell avec un de ses frères. Il reçoit la flèche dans l'œil. Habituellement, ce genre d'accident ne vous prédispose guère à récolter des médailles olympiques. Reste la vie intellectuelle: l'art d'abord, ensuite la littérature, ce bon vieux cours de rattrapage à l'école secondaire de la vie. C'est par ses petits dessins que James Thurber accède d'abord à la rédaction du *New Yorker*, fameuse pépinière d'écrivains qui, entre une Dorothy Parker et un John Updike, fera de J. D. Salinger (l'homme à la malle...) un type célèbre.

Thurber le sera un peu moins, mais *Ma chienne de vie*, récit autobiographique et lapidaire de son enfance et de ses années de formation, est considéré comme un classique de l'humour américain, et est repris à ce titre dans la collection «Série humoristique» chez Rivages. Une biographie slapstick, en quelque sorte, privilégiant une série d'incidents et de thèmes choisis (chiens, fantômes, bonnes, etc.) à une stricte chronologie narrative. Cent quarante petites pages et vous avez survolé la moitié d'une vie. Il en faut, par exemple, neuf bien comptées à Thurber pour expédier huit domestiques! Écrite par lui, *À la recherche du temps perdu* ferait environ 370 pages... À la trappe, la tante Léonie!

C'est que Thurber, de son propre aveu, est assis sur une seule fesse... «au bord du fauteuil de la Littérature (notez la majuscule)». «Il fait de grandes déclarations sur les petites choses et se fait tout petit devant les grands sujets. Il est sourd aux grondements sinistres qui accompagnent la chute des dynasties [...] mais perçoit nettement le bruissement caractéristique des lapins en train de s'ébattre dans les fourrés.» De quoi donner des idées.

Collaborateur du Devoir

MA CHIENNE DE VIE

James Thurber
Traduit de l'anglais par Jeanne Guyon
Rivages
Paris, 2008, 141 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'autre bout de soi-même

Hanne Ørstavik est l'une des voix de la littérature norvégienne

SUZANNE GIGUÈRE

Le jour se lève, une bande jaune apparaît de l'autre côté du fjord: ce sont les premiers rayons timides d'un soleil printanier. Voici un roman venu de la Norvège qui laisse pantois, bouleversé, ému. Liv, trente-cinq ans, est pasteur. Depuis un an, elle exerce son ministère dans une ville côtière, dans le nord de la Norvège, l'ancestrale terre des Sâmes (peuple autochtone de la Laponie) et théâtre d'un soulèvement déclenché en 1852 après la parution de la première bible en langue lapone. C'est vers les lieux de cette insurrection, sujet de sa thèse de théologie, que Liv a choisi de fuir l'Allemagne après le suicide de son amie Kristina. Or voici qu'un an après son arrivée, elle doit préparer les obsèques d'une adolescente qui s'est ôtée la vie. Tout recommence: la mort brutale, la douleur, le sentiment de culpabilité. Souvenirs et questions se bousculent. Cela coûte cher, l'amour, cela coûte le tout petit peu, le trop peu que l'on possède.

Quête de Liv

«J'avais la sensation d'avoir dégringolé, d'avoir chuté beaucoup trop en profondeur, d'être tombée de quelque chose [...] j'évoluais dans un flou, une obscurité, une indolence [...] je n'avais aucune prise sur rien, rien à quoi me raccrocher, je n'étais personne.»

C'est dans un paysage immense, labouré par le temps et l'eau noire de la mer, que Liv cherche à atteindre l'autre bout d'elle-même, à donner un sens à sa vie. Pas la peine qu'elle se console elle-même, elle ne le peut pas. Pas la peine de tenter un sauvetage d'elle-même, elle ne le peut pas non plus. «C'était en moi, ce contre quoi j'avais à me battre, c'était dans le noir mais un noir en moi, c'était un naufrage, une arête, je me trouvais dans un puits de mine et j'avais perdu la torche [...] voilà la sensation que j'avais tellement il faisait noir dedans.» Comment ne pas penser aux vers résonnants de Dante: «Nel mezzo del cammin di nostra vita / mi ritrovai per una selva oscura / ch'è la divinita via era smarrita.» («Au milieu du chemin de notre vie / je me retrouvai dans une forêt obscure / car j'avais perdu la voie droite.»



Liv n'a que les mots auxquels se raccrocher. «Employer les mots comme des pioches, des piolets.» Mais la langue résiste. Liv a beau s'évertuer à la creuser, elle n'arrive pas à s'en emparer. Pour exercer son métier et se réconcilier avec son passé, Liv écoute les doléances de ses paroissiens, tente de déchiffrer leurs silences et

leurs cris de détresse. L'entremêlement des voix tisse une intimité. Hanne Ørstavik serre ses personnages de près, restitue, au mot près, les dialogues intérieurs de chacun. L'écriture fouille le sens caché de leurs mots enfouis sous la résignation passive du quotidien qui use jusqu'au langage.

Pendant que la quête de Liv se poursuit, qu'elle cherche à trouver comment supporter le présent, la romancière qui excelle à créer des collusions intègre à son récit une dimension historique. Elle nous catapulte en 1852.

Brageprisen

À cette époque, l'Église et l'État légitiment l'infériorité du peuple indigène. Avec la traduction de la Bible dans leur langue, les Sâmes peuvent dès lors employer les mêmes mots que le pouvoir. Ils en appellent à l'équité, à l'égalité de traitement que prône le texte sacré. Ils veulent être libres. On leur rit au nez. Les mots de la Bible leur renvoyant leur impuissance à la figure, les Sâmes se soulèvent. Ces correspondances entre la révolte du peuple lapon, les questions existentielles de Liv et la littérature scandent le récit, le structurent. «J'avais l'impression qu'il se passait exactement la même chose en moi. Ce qui ne trouvait pas le moyen de s'évacuer et qui, pour eux, s'était transmué en courroux et en déchainements [...] les mots eux-mêmes étaient fermés à double tour, si bien qu'il ne restait plus rien à dire. Parce que les mots, dans leur totalité, étaient tout autant remplis que vides, il n'y avait plus ni sens ni signification à y trouver, ça n'ouvrait aucune connexion.» À quoi bon avoir des mots quand ils ne sont d'aucun secours? La littérature ne devrait-elle pas ouvrir des portes?

Roman sur l'amour, d'abord, mais aussi sur le fait d'écrire, sur le geste et le rapport entre la vie et le reste, entre soi et les mots. *La Pasteure* a remporté le Brageprisen (la plus haute distinction littéraire en Norvège). L'écriture de Hanne Ørstavik est singulière. D'une grande précision, décapée à l'extrême, et cependant elle installe un climat très éthéré. L'articulation entre l'Histoire, la littérature et la quête existentielle d'une femme que l'amour a désertée impressionne.

Auteure de neuf romans, Hanne Ørstavik, âgée de trente-neuf ans, est l'une des voix les plus intéressantes de la littérature norvégienne contemporaine, nous dit son editrice. La vérité, en somme.

Collaboratrice du Devoir

LA PASTEUR

Hanne Ørstavik
Traduit du norvégien
par Jean-Baptiste Coursaud
Les Allusifs
Montréal, 2008, 266 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Entre terre et mer

Si je coiffe ma chronique de ce titre passe-partout, c'est un peu parce que

Joseph Conrad l'a utilisé. La mer sert de toile de fond aux plus importants de ses romans. *L'Agent secret*, dont je rends compte ici, se déroule à Londres dans les milieux de l'espionnage. Pour ce qui est des horizons maritimes, *Le Miroir de la mer*, évocation émerveillée d'années passées à naviguer, en tient lieu superbement.



GILLES ARCHAMBAULT

La réédition de *L'Agent secret* s'accompagne d'un DVD du film qu'Alfred Hitchcock consacra en 1936 au roman. Si l'adaptation cinématographique est attachante, elle ne rend certes pas justice à l'œuvre littéraire dont elle s'inspire.

Comment, au reste, le maître du suspense pouvait-il mettre en images un roman touffu, rempli de digressions idéologiques et surtout écrit avec la minutie d'un horloger?

Le Londres que décrit Conrad est celui des quartiers louches. *L'Agent secret* dont l'auteur analyse à fond les comportements, Verloc, est un petit joueur sur l'échiquier du contre-espionnage. Rétribué par une puissance étrangère, la Russie assurément, bien que Conrad ne le précise pas, il possède une échoppe dans laquelle il vend des livres et des magazines de seconde zone. Il vit avec Winnie, qu'il n'aime que modérément, sa belle-mère et son jeune beau-frère, Stephen, arriéré mental. Les choses se gâtent le jour où on le menace de suspendre sa collaboration à moins qu'il n'organise un attentat. Conrad s'inspire de la tentative avortée de détruire l'Observatoire de Greenwich et l'attribue au médiocre Verloc. Lequel ne trouve pas mieux que de faire tenir la bombe meurtrière par Stephen, le beau-frère cruellement diminué.

Stephen perd la vie de façon atroce. Winnie finit par apprendre que son mari est l'instigateur de l'attentat et le tue. Elle sera par la suite trahie par Ossipon, anarchiste proche de Verloc. Elle se suicide.

Lors de la parution du roman en 1907, on se scandalisa du cynisme

de l'auteur. La description qui est faite de l'humanité dans le roman n'a rien de bien flatteur. Verloc est un triste salaud, sans envergure. Winnie ne brille pas par son intelligence. Les autorités policières, les agents, ne sont que des combinards prêts à tout pour leur avancement. Les anarchistes imbus de socialisme sont à la fois ridicules et ambitieux.

Que Conrad ait appartenu à la noblesse polonaise, qu'il soit hostile au

tsarisme sous toutes ses formes, qu'il se défie du socialisme, tout cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Si les personnages sont cyniques, l'auteur l'est aussi. À sa façon. Il y a beaucoup d'ironie et de finesse dans ce roman dont l'amoralisme est flagrant.

Le Miroir de la mer raconte l'expérience d'un homme hostile à tout ce qui peut restreindre la liberté. On sait qu'avant de devenir écrivain à temps plein, Conrad a été matelot et commandant pendant une vingtaine d'années. Il a sillonné les mers, surtout l'archipel malais.

Il y a de l'émerveillement devant l'immensité des horizons marins dans ces souvenirs, mais aussi une lucidité. Pour un lecteur dans mon genre, qui n'a pas le pied marin, le récit comporte bon nombre de précisions sur le métier de navigateur qui intéressent au premier abord, mais dont l'accumulation finit par lasser. Reste, et c'est ce qui compte, l'invitation à entrer dans un monde qui a des fascinations certaines. Une invitation au voyage, que l'on souhaiterait (le voyage) moins ardu que les périples évoqués par Conrad.

Collaborateur du Devoir

L'AGENT SECRET

Joseph Conrad
Gallimard, «L'Imaginaire»
Paris, 2008, 452 pages

LE MIROIR DE LA MER

Joseph Conrad
Gallimard, «Folio classique»
Paris, 2008, 378 pages



Joseph Conrad (1857-1924) SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

VIENT DE PARAÎTRE

Dossier **Notre ruralité en friche?**
NUMÉRO 727 • SEPTEMBRE 2008

- l'habite un petit village...
Richard Séguin
- Les failles du développement rural
Clément Dugas
- Déboulonner les mythes
Roméo Bouchard
- Les immigrants des campagnes
Myriam Simard
- Être jeune en région
Patrice Leblanc
- Pas de pays sans paysages
Gérald Domon

Artiste invité:
Le chansonnier et graveur Richard Séguin

Pour consulter le sommaire détaillé : www.revuerelements.qc.ca

Relations
8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$
A l'étranger (un an) : 45 \$
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)

Par téléphone : (514) 387-2541
Par courriel : relations@cfj.qc.ca
Par la poste : Relations
25, rue Larry Quest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES
ET LIBRAIRIES 4,95 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Montant total : _____ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou par Visa

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un protestantisme de combat

Un étonnant chapitre de la Résistance exhumé par Anne Vallaeys

GUYLAINE MASSOUTRE

Dieulefit, il fallait le faire! C'est le nom d'une bourgade flanquée d'un beffroi datant de 1534, sur la route de Compostelle. Dans ce village de la Drôme provençale, des papistes et des républicains se livraient un combat tranquille, en plein havre de paix montagnarde: rien de bien spécial, jusqu'à la guerre. Mais voilà qu'en 1941, le maire fut déchu pour avoir refusé de prêter allégeance à Pétain. C'était toute une histoire, qui allait rebondir sous l'initiative des trois femmes venues ouvrir une pension vers la fin des années trente, l'école de Beauvallon, à Dieulefit.

Journaliste à *Libération* d'origine belge, née au bord du fleuve Congo, Anne Vallaeys n'a pas voulu que la mémoire se perde, elle qui a documenté *Médecins sans frontières* (Fayard, 2004, prix Joseph-Kessel). Dans son récit *Dieulefit ou le miracle du silence*, elle raconte l'histoire de Marguerite Soubeyran, de Catherine Kraft et de Simone Monnier qui, fidèles à une ancienne détermination de huguenotes, entra-

nèrent un village de 2500 habitants dans un étonnant chapitre de la Résistance.

Ils furent près de 1500 réfugiés à dire merci à cette hospitalité libertaire. Déporté, cet ami de Picasso, Henri-Pierre Roché, écrivain qui y entreprit *Jules et Jim...* proscrit en 1943, l'historien Pierre Vidal-Naquet, qui rendit hommage à ses protectrices... résistant, le poète Pierre Emmanuel, qui connut la terreur des regards délateurs... poursuivi, Emmanuel Mounier... et tant d'autres passèrent: Pierre Leyris, Georges Sadoul, Louis Aragon et Elsa Triolet, Marcelle Auclair, Jean Prévoist, insurgé du Vercors qui fut pris et fusillé en 1944.

Le droit à une seconde naissance

Le Front populaire polarisait encore les esprits; les républicains venaient de l'emporter. La junte franquiste provoquait la retraite; une trentaine de réfugiés espagnols furent accueillis dans le village. Or les trois femmes avaient étudié en Suisse, fréquenté les étudiants allemands de Genève. Après «la Nuit de Cristal», en novembre 1938, l'expulsion de Juifs

se précipita. En 1939, elles savaient quoi penser des nazis, alors que pour tant d'autres le doute l'emportait. En 1933, Dalladier considérait les réfugiés comme des ennemis de la patrie... Vallaeys raconte la montée de l'angoisse: «L'Europe, cul par-dessus tête, abandonnait ses naufragés aux routes.»

Certains furent arrêtés et parqués, à Aix-en-Provence, à Sanary... Le mérite du livre consiste à faire parler la mémoire oublieuse et à rendre leur mérite aux courageux. À faire revivre aussi le maillage des bastions réformés de Provence, qui luttèrent contre le totalitarisme. La guerre est revue au ras des témoignages, sans grande ouverture de compas, mais c'est aux menus faits qu'on mesure autrement la marche du prétendu destin.

Était-ce un autre monde? Peut-être, mais les élèves de cette école particulière, qui devint juive en 1941, n'ont guère plus de soixante-dix ans. Des journaux intimes ressortent. Des voix venues de l'Est lointain, échouées à l'ombre des treilles et des figuiers. En 1942, ils étaient une centaine d'enfants protégés par ce droit d'asile clandestin, et la popula-

tion du village allait atteindre 5000 personnes.

Lorsque Dieulefit et sa région devinrent, fin 1942, zone d'occupation italienne, les forces vives des Dieulefitois prirent contact avec la résistance algéroise. Les actes de résistance vinrent des maquis environnants, qui reçurent en 1943 les premiers parachutages d'armes et de munitions. Sur un ton un peu trop bon enfant, Vallaeys tire la bonne volonté des témoins; mais on ne saurait lui reprocher de ne pas intéresser son lecteur à la tournée des faits, consultés aux archives, jusqu'à la Libération. La pension, devenue une maison de santé, a fonctionné jusqu'en 1968.

Collaboratrice du Devoir

**DIEULEFIT
OU LE MIRACLE DU SILENCE**

Anne Vallaeys
Fayard
Paris, 2008, 249 pages

HISTOIRE

L'Islam et l'héritage grec

À propos d'un livre controversé

GEORGES LEROUX

Le propos de ce livre est expressément réformateur: contre une tradition qui accorde aux traducteurs arabes et aux pouvoirs musulmans qui les ont soutenus un rôle irremplaçable dans la transmission de la culture grecque à travers le Moyen Âge, l'auteur entend montrer que cette lecture est fallacieuse. L'Islam des Lumières, et en particulier le rôle des grands penseurs de l'époque des Abbassides jusqu'aux Almohades, ne serait rien d'autre qu'une construction *a posteriori*, qui non seulement effacerait les efforts des savants chrétiens du premier Moyen Âge latin (du VIII^e au XII^e siècle), mais qui occulterait la richesse des transferts culturels au sein même du monde chrétien, en particulier la contribution de Byzance à la construction de l'Europe chrétienne. Sylvain Gouguenheim évoque la nécessité d'un rééquilibrage, mais son travail ressemble plutôt à un projet systématique, déployé sur plusieurs fronts, pour priver de légitimité tout recours à la culture arabo-musulmane dans l'histoire de la culture européenne.

Pour bien comprendre l'importance de cet essai, et mesurer la portée des réactions qu'il a suscitées, il faut tenter de préciser l'enjeu. On pourrait le résumer de la manière suivante: si la culture européenne a été possible d'abord grâce à une reprise du rationalisme grec, représenté surtout par l'œuvre d'Aristote, et si on peut montrer que la culture arabo-musulmane n'a compté pour presque rien dans la transmission de ce rationalisme, et en particulier de l'effort scientifique qui lui est associé, alors la dette de l'Europe à l'Islam est négligeable.

Cette démonstration repose sur une prémisse forte, même si elle demeure discutée par les historiens: la Renaissance et l'avènement de la modernité, en dépit de l'apport indéniable du platonisme, reposent d'abord sur l'œuvre d'Aristote. Ceci explique que, dans l'analyse qui



MARCELLO DEL POZO REUTERS

Une ancienne mosquée de Cordoue, un des hauts lieux de l'Islam en Espagne au Moyen Âge.

nous est présentée ici, les sympathies, voire les convictions platoniciennes, de plusieurs penseurs musulmans soient retournées contre eux comme des vestiges d'irrationalité au regard de l'importance de la *Physique* ou des *Analytiques* du Stagirite. On trouvera bien des historiens pour discuter cela, par exemple pour montrer que, sans le *Timée* de Platon, Kepler, Léonard de Vinci ou Copernic ne sont guère concevables, mais le cadre posé par l'auteur est d'abord aristotélicien. À condition d'en percevoir les limites, on peut s'en accommoder.

Arguments et réfutation

On s'accommodera moins cependant des arguments destinés à soutenir une interprétation réformée de cette histoire. Le premier consiste à montrer que les premiers traducteurs arabes d'Aristote n'étaient pas musulmans, mais chrétiens nestoriens. Ces savants,

présents dans les cours des Abbassides, ont en effet traduit les textes grecs en syriaque, puis du syriaque en arabe, et c'est donc d'abord la curiosité chrétienne pour l'antiquité qui aurait assuré la transmission de sa culture. L'Islam, laissé à lui-même, représente plutôt une culture fermée et en général peu curieuse d'autre chose que de confirmer la théologie coranique. Le second argument consiste à faire valoir, contre une tradition qui met en valeur les efforts des traducteurs

arabes, la continuité de l'effort des chrétiens latins, dès la plus haute époque et jusqu'au seuil du XIII^e siècle, pour traduire directement du grec le corpus grec. Parmi eux, l'œuvre d'un moine établi au Mont Saint-Michel, Jacques de Venise. Plusieurs manuscrits de ce moine sont en effet bien connus et conservés dans des monastères normands. Gouguenheim soutient que ces efforts constituent le chaînon systématiquement occulté de la transmission, au seul bénéfice de la construc-

tion d'une image fautive et lénifiante du génie arabo-musulman.

Dans le contexte actuel, exacerbé par un usage pernicieux de stéréotypes sur l'Islam, ce livre intervient donc comme une sorte de prologue médiéval aux thèses de Samuel Huntington sur le choc des civilisations. L'auteur ne manque pas une occasion de discréditer la culture islamique, en l'attaquant dans le moment même de son histoire où elle reconnaît son âge d'or: ni la maison de la sagesse de Bagdad ni la pensée d'Averroès, pour ne citer que deux exemples parmi les plus nets, ne trouvent grâce aux yeux de l'historien réformateur. Contrairement à l'image de penseurs ouverts à la raison, et désireux d'approfondir les sources grecques de l'hellénisme, les penseurs musulmans n'utiliseraient stratégiquement que ce qui conforte la théocratie et la vision du monde du Coran. On ne s'étonnera donc pas que plusieurs passages de ce livre se retrouvent sur des sites Internet islamophobes, et on comprendra que des pétitions aient circulé pour dénoncer le projet de l'auteur.

La réfutation, amorcée par ceux-là mêmes qui sont attaqués dans le livre — au premier rang, le médiéviste réputé Alain de Libera, mais aussi l'islamologue Mohammed Arkoun —, exige d'abord une discussion de tous les arguments. L'attaque très rude à l'endroit d'Averroès (1126-1198) constitue à cet égard la caricature la plus évidente. Mais que dire de la dénonciation du rationalisme musulman, le mut'azi-

lisme, sinon qu'elle suppose une réécriture complète de toute l'histoire de la pensée islamique? Les aspects de roman policier concernant Jacques de Venise ont aussi fait sourire les médiévistes. Mais là n'est pas l'important.

Comme dans toute entreprise de ce genre, c'est le registre qui compte, la rhétorique, la portée de l'analyse. On peut noter, par exemple, que les Arabes n'ont pas traduit la *Politique* d'Aristote. Mais de là à en conclure que la raison est leur théocratisme invétéré, il y a un pas. On ne demandera pas, certes, à un historien d'être sympathique ou compatissant, mais on peut exiger qu'il ne soit ni biaisé ni haineux. Ce livre, même pour un profane, se présente d'abord comme une entreprise nourrie d'hostilité: il en faut une certaine dose pour croire possible de délégitimer la culture arabo-musulmane, non seulement dans son rapport à l'Occident chrétien et latin, mais par rapport à elle-même. Le réfuter n'est pas à la portée du commun des mortels, mais en dénoncer l'attitude semble bien nécessaire.

Collaborateur du Devoir

**ARISTOTE
AU MONT SAINT-MICHEL**

LES RACINES GRECQUES
DE L'EUROPE CHRÉTIENNE
Sylvain Gouguenheim
Éditions du Seuil,
«L'Univers historique»
Paris, 2008, 280 pages

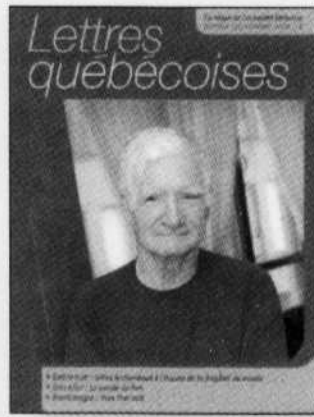
Vous voulez être au courant de l'actualité littéraire ?

**Abonnez-vous à
Lettres québécoises**

et recevez en prime (valeur 18 \$)

Le facteur émotif (roman)
de Denis Thériault

Entrevues, portraits d'auteurs, critiques
et comptes rendus de romans, de recueils de
nouvelles et de poésie, d'essais et plus encore!



1 an / 4 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 25\$	Canada 35\$
Étranger 35\$	Étranger 40\$

2 ans / 8 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 45\$	Canada 65\$
Étranger 65\$	Étranger 75\$

3 ans / 12 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 65\$	Canada 95\$
Étranger 95\$	Étranger 110\$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 131 • ENTREVUE: GILLES ARCHAMBAULT

Nom			
Adresse			
Ville			
Code postal	Tél.		
Courriel			
Cl-joint	<input type="radio"/> Chèque	<input type="radio"/> Visa	<input type="radio"/> Mastercard
N°	Expire le		
Signature	Date		

Retourner à: *Lettres québécoises*

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone: 514.525.95.18
Télécopieur: 514.525.75.37 • Courriel: info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca

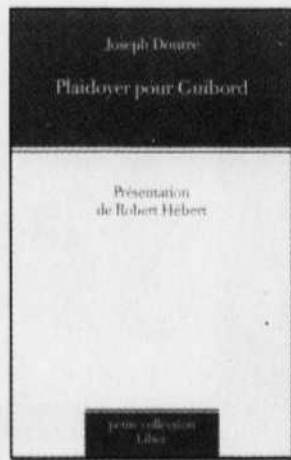
«petite collection Liber»

Philosophie • Sciences humaines • Littérature



Geneviève Sicotte
Le festin lu

Le repas chez Flaubert,
Zola et Huysmans



Joseph Doutre
Plaidoyer pour Guibord

Présentation
de Robert Hébert

Joseph Doutre
Plaidoyer pour Guibord

Présentation
de Robert Hébert

114 pages, 10 dollars

LOUIS CORNELIER
**LIRE LE QUÉBEC
AU QUOTIDIEN**

PETIT MANUEL CRITIQUE ET AMOUREUX
À L'USAGE DE CEUX QUI SOUHAITENT
BIEN LIRE LES QUOTIDIENS QUÉBÉCOIS

Comment tirer le meilleur parti de
la lecture quotidienne du journal ?
Cet ouvrage s'attache à répondre
à cette question. Introduction très
concrète au journalisme qui se
pratique au Québec, il veut donner
aux étudiants et à tous les citoyens
concernés par la chose publique les
outils nécessaires à la lecture intelli-
gente de nos principaux titres de
presse, soit *Le Journal de Montréal*,
La Presse et *Le Devoir*. Ce petit
guide allie des qualités pédagogiques
à une réflexion stimulante.

11.95\$

TYPO
Une compagnie de Québec Média

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Vadeboncœur en vérité



LOUIS CORNELLIER

Pierre Vadeboncœur, sur l'essentiel, ne discute plus. Dans *La Clef de voûte*, un essai d'une rare intensité dans lequel il explore et cherche à dire son espace intérieur, il n'hésite pas à affirmer qu'il n'a pas à présenter ses raisons. «Cela, écrit-il, ne relève pas de la critique. C'est que je ne dépends pas d'une tradition où règne l'esprit de discussion. Je pense à autre chose, je veux autre chose.»

Et cette autre chose, difficile à évoquer «en termes clairs et facilement accessibles», relève de la mystique qui, insiste Vadeboncœur, «est un fait et, comme tel, elle précède tout raisonnement, et non seulement elle le précède mais elle en est indépendante». Contre les philosophes qui heurtent les «absolus» en lui, l'essayiste dit rejeter les débats universitaires pour mieux embrasser l'expérience poétique et mystique. «Sauf dans les matières pratiques, précise-t-il, je suis orienté vers ce que l'on contemple et non vers ce que l'on discute. Je laisse ceci à d'autres, maintenant indifférent à leurs conflits.»

Contre le cynisme et le doute, contre la révolte même, entendue au sens métaphysique, Vadeboncœur veut témoigner de son «accord avec l'Existence plutôt qu'avec les raisons de douter d'elle».

Il y a, on l'aura peut-être entrevu dans les lignes qui précèdent, du Pascal et du Péguy dans ce livre d'un vieil homme libre, souverain, qui dit sa vérité sans s'embêter de la réception critique qu'on pourrait lui faire. C'est, au fond, de sa foi que traite Vadeboncœur, mais d'une foi au-delà des dogmes, des formules et des normes usuelles, d'une foi qui, pour être difficile à partager, n'en repose pas moins comme un fait d'évidence au fond — il le dit avec ce terme — de son cœur, comme «une expectative, une sensibilité, une aspiration, une anticipation, une connaissance avant la lettre, une orientation, un pré-savoir, toutes choses vagues qui déplaisent fort au rationalisme».

Jamais, écrit-il, depuis la jeunesse, ce lien «avec un être personnel que je ne nomme pourtant pas mais qui

habite je ne sais comment ma conscience d'une manière aussi constante que l'est celle-ci même» ne l'a quitté. «J'ai le sentiment, lance-t-il, de n'être pas seul», même si cette idée reste extrêmement difficile à rendre.

Il dira encore, pour essayer de faire apparaître plus clairement cet espace intérieur aux yeux du lecteur, que «ce fameux Lieu où il n'y a rien est un lieu où non seulement il y a quelque chose mais où ce quelque chose est transcendant. Un peintre, un musicien savent cela. Cette transcendance ne peut être décrite. [...] L'ultime est ce qu'il y a de plus indéniable mais de moins évident.»

Evoquer cette expérience de la transcendance, pour Vadeboncœur, ce n'est pas se perdre en conjectures sur le divin, mais plutôt tenter de rejoindre l'humain en sa vérité comme, écrit-il, le fait le cinéaste Bernard Emond ou encore l'Évangile en étant «attentif à toutes les misères comme aux faiblesses morales» et en allant «chercher les hommes là où ils sont, là où individuellement ils en sont rendus». Or cela, dans la société contemporaine, se serait perdu. «L'extérieur, se désole l'essayiste d'humeur parfois trop chagrine, est devenu l'espace préféré de la conscience et de l'attention, ou plutôt de l'inconscience et de la distraction.» Et, croyant ainsi discréditer une transcendance imposée de l'extérieur, cette société aurait rendu l'humain étranger à lui-même.

L'effacement de la notion de faute a affranchi l'humain, mais ce fut de sa propre responsabilité personnelle, et ce mouvement général d'indifférence à l'intériorité l'a livré au relativisme et au fatras qui caractérisent le «climat de pauvreté métaphysique et morale» de la société contemporaine, assène le moraliste avec des accents de Benoît XVI.

Dans un renversement de perspective fidèle à l'esprit de Péguy et, dans ce cas, pas très papal, Vadeboncœur relie cette débâcle de la mystique à un effondrement du sens politique. «On se croit dans une gauche, explique-t-il, alors qu'on s'engouffre à plein dans une droite. Qu'existe-t-il de plus à droite que la licence? La gauche, dans les divers ordres, est plutôt interrogation, inquiétude critique, morale; la droite est plutôt refus de s'interroger, volonté libérée de l'éthique. La gauche est plutôt le droit; la droite plutôt l'intérêt et l'arbitraire.»

«J'invente généralement tout à mesure. Je me confie en ce qui en moi en sait plus que moi-même. Je n'écris pas comme on raisonne», écrit Vadeboncœur pour résumer sa méthode plus artiste qu'argumentative.



L'essayiste Pierre Vadeboncœur

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Pour dire une expérience de la transcendance qui évite à l'humain de se perdre en croyant se gagner, cette prose brûlante, même si elle déconcerte souvent et s'emporte un peu trop, s'imposait probablement.

Contre les imbéciles

Pour mener la charge contre les imbéciles qui nous gouvernent, c'est-à-dire ces politiciens qui «sont aveugles aux conséquences des actes économiques, politiques, sociaux et militaires de l'impérialisme», ce style impressionniste est toutefois moins approprié. Dans *Les Grands Imbéciles*, un recueil d'interventions politiques d'abord publiées dans *L'Action nationale*, *Le Couac* et *Le Devoir*, Vadeboncœur le tempère un peu en faisant une plus large place à l'argumentation classique, mais l'efficacité du propos souffre néanmoins d'un certain flou artistique.

On appréciera néanmoins ces réquisitoires, pleins de gravité, contre les Bush, Harper et Du-

mont qui corrompent le climat politique. Les textes les plus forts de ce recueil sont toutefois ceux, très justes, que Vadeboncœur consacre à la nécessité du Bloc québécois et à l'urgence du réalisme dans le combat souverainiste.

louisco@sympatico.ca

LA CLEF DE VOÛTE

Pierre Vadeboncœur
Bellarmin
Montréal, 2008, 168 pages

LES GRANDS IMBÉCILES

Pierre Vadeboncœur
Lux
Montréal, 2008, 198 pages

LITTÉRATURE SUD-AMÉRICAINE

Le dialogue intérieur d'Octavio Paz

MICHEL LAPIERRE

À Mexico en 1940, Octavio Paz rencontre Benjamin Péret, futur traducteur français de l'une de ses œuvres poétiques. Il ne se laisse pas obnubiler par l'avant-garde occidentale, à laquelle il adhère inconsciemment. «On est donc sur-réaliste sans le savoir, mais quand on le sait, il est difficile de le rester», dira l'écrivain mexicain. Son Amérique subjective a trop d'indépendance d'esprit pour subir une conquête, fût-elle artistique et internationaliste.

La conquête espagnole du XVI^e siècle, militaire et impériale celle-là, n'a même pas donné au Mexique objectif une identité définie, suivant une autre réflexion de Paz dans *De vive voix*, ce recueil d'entretiens qu'il a accordés entre 1955 et 1996. Il explique: «Le Mexique est encore sur le feu! Vous connaissez le mythe mexicain précolombien qui raconte que Quetzalcóatl a rassemblé les os de toutes les races précédentes et les a fait bouillir pour créer l'humanité? Eh bien, la cuisson n'est pas encore terminée!»

L'idée d'un Mexique en perpétuelle gestation accompagne l'idée sœur d'un pays qui contiendrait en germe le monde de demain. Ce que l'une a d'exaspérant se trouve compensé par ce que l'autre a d'exaltant. Le double thème de l'impossible naissance d'un Mexique contemporain et de la dimension cosmique de la société mexicaine domine la vie et l'œuvre d'Octavio Paz (1914-1998), petit-fils d'un écrivain indigéniste et fils d'un avocat, conseiller du révolutionnaire paysan Emiliano Zapata.

Cela fait de lui le plus profond et le plus subtil des penseurs latino-américains. Sa culture universelle, moins érudite et moins recherchée que celle de Borges, brille de pertinence et de simplicité. «L'histoire universelle est une tâche commune. Et notre labyrinthe, celui de tous les hommes», écrit Paz dans *Le Labyrinthe de la solitude* (1950), essai pourtant consacré aux seuls dédales de la complexité identitaire mexicaine.

L'autre

L'Europe, voire l'Asie — il sera l'ambassadeur de son pays en Inde —, aidera l'écrivain à comprendre sa condition de Latino-Américain. «Ce sont les ethnologues et les archéologues français, anglais, allemands, qui ont en partie ressuscité la civilisation précolombienne», aime-t-il rappeler. Pour lui, la quête de l'identité mexicaine fuyante va de pair avec la découverte progressive de la diversité irréductible du genre humain.

«La seule façon de nous connaître nous-mêmes est de reconnaître les autres dans leur altérité.» Ce principe n'est pas seulement dicté par la sagesse de l'essayiste et du confesseur, il constitue la règle que s'impose le poète pour rester fidèle à son inspiration. Au risque de



L'écrivain mexicain Octavio Paz en 1991

JOEL ROBINE AFP

mal interpréter ses propres œuvres et de ne plus savoir parfaitement ce que l'on écrit, il faut, selon Paz, contempler son obscur labyrinthe intérieur à la lumière d'un sens laïque du sacré.

«C'est, précise-t-il, le risque encouru par tout écrivain: on écrit pour être soi-même, mais, en réalité, on écrit pour être un AUTRE — cet inconnu qui écrit en nous-mêmes.» Rien n'illustre mieux le dialogue avec l'étrangère ou l'étranger intérieurs que la conversation avec l'être muet qu'imagine le poète: «Si tu es la jument d'ambre / je suis le chemin de sang / Si tu es la première neige / je suis celui qui allume le brasier de l'aube...»

Transposé à l'échelle de la société, ce dialogue intime acquiert une portée insoupçonnée, à l'abri des dogmatismes politiques de gauche ou de droite, dont Paz se dissocie. Celui qui, enfant, a suivi

son père exilé aux États-Unis, à la suite de l'assassinat de Zapata en 1919, a toujours observé avec fascination la proximité des cultures anglo-saxonne et hispanique en Amérique du Nord.

Pour lui, un dialogue magique entre les deux est inévitable, surtout à cause de la présence d'une minorité de langue espagnole plus importante que jamais dans le premier pays du globe. «L'interlocuteur de la culture nord-américaine anglo-saxonne sera, soutient Paz, la culture nord-américaine hispanique. De cela, je suis convaincu.»

En 1993, le Prix Nobel de littérature déplorait que les «héros» de la jeunesse intellectuelle n'étaient plus, comme jadis, des écrivains ou des révolutionnaires, mais des professeurs célèbres ou, très récemment, ces «gens de la télévision» qui font et défont les opinions. Pour oublier cette déchéan-

ce, il voyait dans la rencontre des cultures nord-américaines, en particulier au niveau populaire, le ferment d'un monde nouveau.

C'était comme si la métamorphose de la composition démographique des États-Unis annonçait, du moins en Occident, la fin d'un fléau culturel: «le monopole universitaire qui a, selon Paz, stérilisé l'art, la littérature et qui finalement commence à stériliser la pensée». L'écrivain aura retrouvé dans l'évolution actuelle et presque secrète de l'Amérique du Nord le labyrinthe fécond de sa prose et de sa poésie.

Collaborateur du Devoir

DE VIVE VOIX

Octavio Paz
Gallimard
Paris, 2008, 574 pages

Des ados qui dépassent les bornes sexuelles

LOUIS CORNELLIER

«Comment certains adolescents arrivent-ils à commettre des agressions sexuelles?», demande Bruno Sioui, professeur en sciences du développement humain et social à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, dans un essai intitulé *Jeux interdits. Ces adolescents accusés d'agression sexuelle*. La question se pose, en effet, quand on sait «que, dans 25 % de toutes les situations d'agression sexuelle rapportées à la police, les suspects sont des adolescents».

Sioui, pour tracer le portrait de ces jeunes agresseurs, fournit d'abord des considérations générales. Il nous apprend ainsi qu'un tiers d'entre eux auraient subi des sévices sexuels, que «la plupart de ces jeunes proviennent de familles dysfonctionnelles et instables», qu'ils sont plus affectés que les autres par des problèmes psychoneurologiques (hyperactivité, dépression, anxiété) et des difficultés d'intégration sociale, que leurs victimes sont en majorité des enfants et que, contrairement à une croyance répandue, «85 % à 90 % des adolescents inculpés d'agression sexuelle ne récidivent pas».

Le cœur de son étude donne la parole à 15 garçons reconnus coupables d'agression sexuelle.

La lecture de leurs récits de vie nous plonge dans des univers qui oscillent entre le banal et le calamiteux. «Certains, résume Sioui, ont voulu régler des comptes. D'autres cherchaient le coup d'audace pour capter l'attention d'un entourage indifférent. Un troisième groupe comprend des adolescents qui voulaient à tout prix échapper à leur destin de victime. Et le quatrième sous-ensemble regroupe des garçons qui imposent leur sexualité aux autres parce qu'ils recherchent un plaisir compensateur.»

Ces garçons, conclut Sioui, ont besoin d'une vraie éducation sexuelle, dont tous pourraient bénéficier, qui fixe des normes et des interdits, de parcours thérapeutiques individualisés, mais ils «ont avant tout besoin du soutien de leurs proches», qui ont eux-mêmes besoin du soutien de professionnels compétents. Ce livre parle d'humains, pas de monstres.

Collaborateur du Devoir

JEUX INTERDITS

CES ADOLESCENTS ACCUSÉS D'AGRESSION SEXUELLE
Bruno Sioui
VLB
Montréal, 2008, 176 pages

FINALISTE POUR LE PRIX SPIRALE EVA-LE-GRAND 2008

TERRY COCHRAN,
auteur de *De Samson à Mohammed Atta*
Foi, savoir et sacrifice humain

s'entretient avec MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
à la Librairie Gallimard le 4 septembre 2008 à 18 h

Les attentats du 11-Septembre ont marqué notre temps. Terry Cochran se penche ici sur l'idée du sacrifice humain qui, dans l'histoire des religions et de la philosophie, fut de tout temps présente. 29,95 \$ • 222 pages

Renseignements: 514-499-2012
Librairie Gallimard
3700, boul. Saint-Laurent, Montréal

70 ans de bonnes lectures

www.editionsldes.com FIDES F